

Il vous reste 7 unité(s) article(s) à consulter.

Toutes les archives

Frédéric Witté, enfant dyslexique

Envers et contre tout



Actif dans le monde associatif strasbourgeois, Frédéric Witté présida pendant douze ans le centre culturel et social Rotterdam ainsi que la section judo du SUC (Strasbourg université club). (Photo DNA - Alain Destouches)

Frédéric Witté, 58 ans, écrit les syllabes à l'envers. L'enfant dyslexique n'a jamais guéri de ce qui n'est pas une maladie, mais un trouble de la lecture. Scolarisé à Bellefosse, le petit Parisien, entouré de pédagogues exceptionnels, a appris à s'assumer. Il a échoué au certificat d'études mais décroché un BTS à 55 ans.

PAR CLAUDE KEIFLIN

Il a onze ans, en ce mois d'octobre 1960, lorsqu'un taxi brinquebalant, qui peine à grimper la rue pentue de Bellefosse, les dépose, lui et sa mère, devant la mairie-école. A peine le temps de traîner la grosse valise dans le couloir et la maman est repartie sur un vague « sois bien sage ! » vers la gare de Fouday. Frédéric écrase une larme et se tourne vaillamment vers son nouvel univers, la « communauté des dyslexiques », échouée dans cette petite commune de la haute vallée de la Bruche, coupée du monde pendant les mois d'hiver.

Ça le change, le petit Parigot. De l'appartement de ses parents, il avait vue sur la gare de triage et le bidonville de Nanterre. Malgré l'animation permanente, le gamin s'ennuie dans ce cocon dont il ne s'évade guère. Son entrée à l'école, loin de l'épanouir, se révèle une catastrophe. La maîtresse teste ses élèves avec un exercice de B.A.-BA. : elle donne les deux lettres, aux enfants de les raccorder. Pour Frédéric, ce sera « Neuuuu » et « llllll » (= Ni). « Quelle chance, se dit-il, c'est là que j'habite ». Et l'innocent de répondre, tout fier : « Neuilly ». Le verdict de la maîtresse tombe, assassin : « Qu'il est bête celui-là ».

Une éclipse de six ans dans la vie de l'enfant

Frédéric se referme dès lors sur lui-même et se recroqueville dans sa coquille. « Entre six et onze ans, une éclipse s'est produite dans la vie de l'enfant », dit-il en parlant à la troisième personne du singulier de son expérience personnelle, tant elle fut traumatisante. « L'enfant ne se souvient de rien. Il n'a sans doute pas été mis de côté par ses camarades, il s'en est chargé lui-même. Il n'était pas malheureux, seulement très isolé ».

Dernier d'une famille de six enfants, Frédéric grandit dans un milieu modeste, mais pas défavorisé. Son père, Charles, originaire de Wissembourg, est ingénieur chimiste à la SNCF. Il a commencé sa carrière à Müllheim avant d'être déplacé à Paris pendant la guerre. Sa mère est « assez volubile », un doux euphémisme pour traduire des « crises de nerfs et des explosions de colère » que son mari évacue avec ironie : « Le bruit de la mère empêche les petits poissons de dormir » ! « Je n'étais pas un enfant maltraité, j'avais des parents trop occupés, ou maladroits », tempère Frédéric.

« J'ai beau relire douze fois, je ne vois pas les fautes »

Ils ne négligent pas ses difficultés scolaires. « J'ai de vagues souvenirs de séances chez un psychologue à Paris. Les longs voyages en métro pour aller à son cabinet étaient cauchemardesques. Je me demande s'ils n'ont pas aggravé les choses ». Car on finit par diagnostiquer la dyslexie de Frédéric. « J'écris des mots en inversant les syllabes. En relisant, je rectifie de moi-même. J'ai beau relire un texte douze fois, je ne vois pas les fautes. Pour chaque mot, j'ai pratiquement deux ou trois orthographe différentes, selon le contexte ». Dans les années cinquante, « faire des fautes d'orthographe, c'était honteux. J'ai toujours gardé cette honte en moi ».

Le père de Frédéric est un grand ami du psychiatre strasbourgeois Charles Buhecker : ils idolâtraient Wagner et ne manquent aucune Tétralogie à Bayreuth. Le Dr Buhecker conseille aux Witté d'inscrire Frédéric à l'école de Bellefosse où l'institutrice, Odette Klein, accueille bon an mal an entre 8 et 14 dyslexiques venus de toute la France.

L'institutrice avait dû batailler ferme pour imposer sa classe de dyslexiques

« Madame - ses élèves ne s'adressent jamais autrement à leur institutrice - c'est une alchimie subtile et complexe d'autorité, d'ordre, de rigueur, de sens du devoir et de conscience professionnelle. Elle peut être parfois perçue comme profondément dure et injuste. Mais personne n'a idée de l'ampleur de son engagement dans le seul intérêt des enfants placés sous sa responsabilité », écrit Frédéric dans ses mémoires (*).

Elle avait dû batailler ferme avec les autorités académiques, politiques et sociales pour imposer sa classe unique mixte, mélange d'enfants « normaux » et dyslexiques. Secondée par son mari, instituteur à Waldersbach, elle refusait la fatalité de l'échec scolaire pour ces enfants qui ne sont pas « ce pour quoi on les prend, des imbéciles. La dyslexie n'est pas un handicap mental, c'est une autre forme de pensée. Les enfants sont plutôt en avance sur les autres. J'étais bon en math, j'ai une mémoire extraordinaire des poésies et des chansons », dit Frédéric Witté, qui offre à une orthophoniste, Stéphanie Thuillier, quelques pages de postface pour expliquer la dyslexie.

Celle que Frédéric n'a jamais osé appeler maman

Elle consiste essentiellement en un « traitement déviant des sons de la parole », un trouble de la lecture et (souvent) de l'orthographe indépendant d'un environnement socioculturel défavorisé ou d'une méthode d'apprentissage de la lecture inadéquate. « Dès que l'enfant posa son pied à Bellefosse, ce fut une renaissance », se souvient Frédéric. Sa « logeuse » y contribua grandement. Mme Wochenbrunner, originaire de Dordogne, épouse d'un légionnaire mort pendant la guerre d'Algérie, mère de six enfants, était venue s'installer à Bellefosse où le couple passait ses vacances. Elle habite une masure et partage sa chambre avec Frédéric, séparés par un paravent. Dès le premier échange de regards, le courant est passé. « Elle s'est comportée avec moi comme un adulte avec un être en devenir. Elle m'a parlé normalement ». Les années suivantes, celle que Frédéric « n'a jamais osé appeler maman », accueille les 14 enfants dyslexiques dans une ferme abandonnée dont elle a achevé la construction.

L'importance de Mme Wochenbrunner dans le dispositif était tel que lorsqu'elle décède subitement, dans un accident de voiture, au retour de vacances en Espagne, l'école de Bellefosse ferme, faute d'hébergement pour les enfants dyslexiques qui permettaient son maintien. La petite Alice fut l'une des dernières élèves (non dyslexiques) ; elle est aujourd'hui maire de la commune et conseillère générale.

Un BTS en informatique à 55 ans

Frédéric avait, lui, quitté Bellefosse depuis un an, après un douloureux plantage au certificat d'études. Il veut voir dans cet échec l'origine de son « esprit combatif » et d'une vie « finalement réussie ». Devenu électricien, il décroche son brevet de compagnon. Le jeune homme, toujours dyslexique, épouse Anny, une enseignante. A 55 ans, pour contrer une tentative de harcèlement professionnel (à travers sa mise au placard dans son entreprise) et pour « régler un vieux compte avec lui-même », il obtient, un an avant de prendre sa retraite de cadre, un BTS en informatique.

Mais pour dédicacer son livre - « J'ai horreur qu'on me regarde écrire, j'aurais mieux fait de réaliser un film ou de peindre des tableaux » - il a toujours besoin d'un pense bête avec quelques formules qu'il recopie consciencieusement. « La dyslexie, c'est des hauts et des bas. On n'en guérit pas. J'ai encore des séquelles ». A l'occasion d'une rencontre des anciens, Frédéric Witté a visité la ferme rénovée où il logeait. « Dans le cellier, il y a toujours l'étagère à chaussures avec nos noms sur les clayettes ». A Bellefosse, la dédicace d'« Une école au paradis » a fait un tabac. « C'est un livre d'amour. Il n'y a aucun règlement de comptes. Je n'en veux à personne », dit Frédéric.

C. K.

(*) Une école au paradis, mémoires d'un dyslexique, par Frédéric Witté, éd. Les Petites Vagues, 150 pages, 15 €. L'auteur dédicace aujourd'hui au Salon du livre de Colmar, au stand des Petites Vagues. Il sera mardi à la librairie Oberlin de Strasbourg, 22, rue de la Division Leclerc, à partir de 17 h.